

## Président du Conseil

On leur dit : « Venez », et ils vinrent aussitôt. Si on leur avait dit : « Retournez », ils seraient repartis tout aussi vite. Certains, lorsqu'on leur dit : « Travaillez », se remplissent d'ardeur et d'activité. D'autres, lorsqu'on leur dit : « Reposez-vous », se livrent avec passion à la paresse. Mais parmi eux se trouvait un homme qui refusa d'être semblable aux autres, car l'invitation qui lui fut adressée n'était ni vague ni obscure : elle était claire dans son but. On ne l'appelait pas comme on appelle les autres hommes, mais pour une grande mission. Il se prépara donc à cette grande tâche, rassembla ses forces pour l'accomplir, et refusa d'avancer sans envoyer devant lui depuis Paris un messenger volant vers l'Égypte sur les ailes de l'éclair. On raconte qu'il parla à un journaliste dans une gare parisienne afin d'exposer sa vision de la politique et sa philosophie du pouvoir. Cet homme important destiné à une grande mission était Son Excellence Abdel Fattah Yahya Pacha, que beaucoup considéraient déjà comme le futur chef du « prochain ministère ». Abdel Fattah Yahya Pacha vivait alors en France, jouissant des plaisirs de la vie — plaisirs devenus interdits à tant d'Égyptiens à cause de cette crise monstrueuse imposée par la politique monstrueuse de Sidqi Pacha et de ses compagnons, parmi lesquels Abdel Fattah Yahya Pacha avait lui-même figuré. C'est un homme à qui Dieu a accordé l'aisance et l'abondance. Il vit dans le luxe en Égypte comme en Europe. Lorsqu'il était ministre sous Sidqi Pacha, il lui fallut voyager en Europe, changer d'air et de climat, et parcourir le continent aux frais de l'État égyptien afin d'inspecter les légations et les représentants diplomatiques. Puis, lorsque Sidqi Pacha le fit sortir du ministère, il lui fallut voyager encore — cette fois à ses propres frais et non à ceux de l'Égypte. Et tandis qu'il profitait de ce séjour, l'appel lui parvint : « Revenez, car la politique a besoin de vous. » Et il revint aussitôt. Dieu le sait, et la politique le sait également : est-il revenu à ses frais ou aux frais de l'Égypte ? Les deux hypothèses peuvent se défendre. S'il est revenu à ses propres frais, il n'est alors qu'un homme riche qui avait voyagé et qui se voyait obligé de rentrer avant la fin de son séjour. Mais s'il est revenu aux frais de l'Égypte, alors il est véritablement un grand homme d'État que la nation a tiré de son repos et de ses plaisirs parce qu'elle avait besoin de lui pour une affaire immense. Peut-être les compagnies maritimes furent-elles même priées de retarder un départ de navire pour lui. Dans ce cas, il serait naturel que l'État paie les frais de son retour. Car l'État a besoin de lui ; lui n'a pas besoin de l'État. La preuve en est qu'il était parti. S'il avait eu besoin de l'État, il serait resté. Et s'il a été rappelé, c'est bien parce que l'État ne pouvait se passer de lui. Abdel Fattah Yahya Pacha est donc un grand homme : il se détourne de la politique, et la politique le poursuit ; il fuit le pouvoir, et le pouvoir court après lui ; il se détourne de l'autorité, et l'autorité se jette à ses pieds. C'est aussi un homme de luxe qui passe ses étés non en Égypte comme ceux qui souffrent de la crise, mais en Europe comme les ministres, les notables et les hauts fonctionnaires. On imagine difficilement qu'il soit allé en Europe pour étudier les souffrances des Égyptiens, leur pauvreté, leur faim, leur ruine et leur désespoir.

Il y alla plutôt pour oublier tout cela et pour voir et entendre des choses plus agréables à l'âme. S'il y avait encore quelque chose de raisonnable en Égypte aujourd'hui, la conduite raisonnable, une fois rappelé et informé des raisons de ce rappel, aurait été de réfléchir longuement, de garder le silence et d'attendre que la nature exacte de cette « grande mission » lui apparaisse clairement. Il aurait dû se demander s'il possédait réellement la force de porter un tel fardeau. Il aurait dû réfléchir à la raison de la démission de son ancien chef et aux raisons pour lesquelles on lui demandait maintenant d'hériter de sa succession politique. Il aurait dû examiner l'opinion des Égyptiens qu'il était appelé à gouverner : l'encourageaient-ils à prendre le pouvoir ou l'en détournèrent-ils ? Et il aurait dû connaître les hommes avec lesquels il devrait travailler : correspondaient-ils à son tempérament et à sa conception du gouvernement, ou y étaient-ils opposés ? Tout cela aurait été raisonnable — si les affaires de l'Égypte étaient gouvernées raisonnablement. Mais aujourd'hui les affaires de l'Égypte sont malades. Elles avancent comme l'autorise la maladie : certaines montent lorsqu'elles devraient descendre, d'autres descendent lorsqu'elles devraient monter. Et puisque la politique égyptienne elle-même est devenue malade, il n'est pas étonnant que les politiciens se comportent eux aussi de manière irrationnelle. Ainsi le futur président du Conseil ne vit dans cet appel qu'une seule chose : on l'invitait à gouverner. Et comment un homme appelé au pouvoir pourrait-il hésiter ? Pourquoi exigerait-il des conditions ou demanderait-il des explications avant d'accepter ? On l'appelait au gouvernement — mais on aurait pu appeler un autre homme à sa place. Même maintenant, un autre pourrait encore être choisi. Il fallait donc saisir l'occasion fermement avant que cet oiseau d'or aux plumes magnifiques — l'oiseau nommé « opportunité » — ne s'envole vers un autre ambitieux. Avant lui, le président du Sénat avait déjà été sollicité et s'était avancé avec empressement. Un autre sénateur, disait-on, était également revenu plein d'espoir. Et partout en Égypte, certains hommes qui n'avaient pourtant jamais été appelés s'imaginaient malgré tout qu'on allait les choisir. Mais notre futur président du Conseil est trop intelligent et trop prudent pour laisser s'échapper un pareil oiseau une fois qu'il l'a saisi entre ses mains. Il est donc naturel qu'il serre fortement cet oiseau et cherche à s'installer solidement dans le pouvoir. Le moyen est simple : une déclaration adressée aux bureaux d'Al-Ahram avant même de monter dans le train. Dans cette déclaration, il affirme son attachement au « nouvel ordre » qu'il a lui-même contribué à établir et à imposer, jurant de le défendre et de le consolider, et proclamant que tout le bien se trouve en lui seul. Cette déclaration avertit également les Égyptiens : la nuit de Sidqi Pacha n'a pas laissé place à une aurore lumineuse mais simplement à une autre nuit tout aussi obscure. Quiconque espérait devenir libre sous un soleil nouveau s'est trompé lui-même. Sidqi Pacha est parti, et Abdel Fattah Yahya Pacha est arrivé. Tous deux aiment la même politique sous laquelle l'Égypte souffre depuis des années. Tous deux veulent la maintenir. L'un fut empêché de poursuivre parce qu'il échoua. Son compagnon vient maintenant achever ce qu'il avait commencé. Oui, dans cette déclaration se trouvent un défi lancé aux adversaires, une déclaration de guerre politique et les fondations mêmes du prochain ministère. Que

ceux qui veulent approuver approuvent, et que ceux qui veulent s'indigner s'indignent. Le futur président du Conseil, lui, est satisfait, plein d'espoir et de confiance. Ainsi Abdel Fattah Yahya Pacha arrive en Égypte tendant une main semblable à celle de Sidqi Pacha — mais plus forte encore — et levant devant les Égyptiens un fouet semblable à celui de Sidqi Pacha — mais plus capable encore de déchirer les corps si cela devenait nécessaire. Ainsi une nuit succède à une autre, et la crise politique demeure aussi complexe et obscure qu'avant la démission de Sidqi Pacha. Et pourtant les Égyptiens se réjouissent, parce que la nuit qui vient de passer était si longue et si lourde qu'aucune autre nuit, même celle d'Abdel Fattah Yahya Pacha, ne pourra égaler son poids. Les événements prouvent déjà rapidement que les Égyptiens avaient raison de se réjouir de la chute de Sidqi Pacha et de ses compagnons — mais sans excès ni ivresse. Car un ministère oppressif est tombé, et un autre pourrait vouloir devenir oppressif à son tour. Les Égyptiens ne devraient véritablement se réjouir que le jour où l'oppression elle-même disparaîtra entièrement. Ils ont appris comment résister à Sidqi Pacha et le pousser vers l'échec. Ils savent également comment résister à son successeur et le conduire au même destin. Ils savent parfaitement qu'ils ne doivent rien attendre d'Abdel Fattah Yahya Pacha qu'ils n'aient déjà attendu en vain de Sidqi Pacha lui-même. La crise ne sera pas résolue, la souffrance ne sera pas levée, la liberté ne sera pas rendue et ils ne se sentiront pas honorés dans leur propre pays. La même situation misérable continuera sous le nouveau président comme elle continua sous l'ancien, jusqu'à ce que Dieu permette sa disparition. Et déjà les signes de cette délivrance commencent à apparaître clairement. Le Haut-Commissaire n'aurait pas été transféré et Sidqi Pacha n'aurait pas été renvoyé chez lui sans des événements d'une immense gravité. Les Égyptiens savent parfaitement que cette crise politique visible qui agite la surface du lac n'est pas le véritable danger. Elle n'est que le prélude à quelque chose de beaucoup plus important. C'est pourquoi ils regardent cette crise avec ironie, en font un sujet de plaisanterie et de divertissement dans leurs conversations. Et pourquoi ne riraient-ils pas, lorsqu'ils voient ce « président du Conseil » démissionnaire présenter sa démission tout en annonçant lui-même qu'elle est acceptée, tandis que ses ministres poursuivent leurs travaux comme s'ils ignoraient tout ? Pourquoi ne riraient-ils pas lorsqu'ils voient ce même « président du Conseil » s'imaginer un instant chef d'une majorité parlementaire, tonner et menacer, exiger qu'on le consulte, puis apercevoir dans le ciel politique un sourire découvrant des dents acérées et retirer aussitôt tout ce qu'il avait dit ? Pourquoi ne riraient-ils pas lorsqu'ils voient le futur président du Conseil afficher son empressement pour le pouvoir sans poser la moindre condition et accepter toutes celles qu'on voudra lui imposer ? Et pourquoi ne riraient-ils pas lorsque le futur ministère est déjà distribué, les portefeuilles attribués et les fonctions partagées alors que son futur chef vogue encore entre ciel et mer admirant les étoiles et leurs reflets sur les vagues ? La consultation royale pour former le ministère n'avait même pas encore commencé. Tout est étrange en ces jours, sauf une seule chose : les Égyptiens ne se laissent pas tromper par tout cela. Ils ne prennent rien au sérieux. Ils sourient, plaisantent et attendent.

